

# MÉLANGES

de linguistique, de philologie  
et de méthodologie  
de l'enseignement des langues anciennes

offerts à

M. RENÉ FOHALLE

*EXTRAIT*

Latin médiéval — Latin vivant

Maurice HÉLIN

ÉDITIONS J. DUCULOT, S. A., GEMBLoux

## Latin médiéval — Latin vivant

Le latin médiéval, en dépit de tous les travaux dont il a été l'objet depuis quelques décades, n'arrive pas à se laver de la mauvaise réputation qu'on lui a faite depuis la Renaissance. Pour beaucoup — et il faut reconnaître qu'on ne les a guère aidés à se faire une opinion personnelle — il reste le « latin de cuisine »<sup>1</sup> ou, dans les pays touchés par la Réforme, le *Mönchslatein*. Or ce qui sous la plume de Laurent Valla n'était qu'une aménité de pédant — encore ce pédant était-il l'auteur des *Elegantiae linguae latinae* — excusable par l'âcreté de la polémique qui l'opposait à Pogge, allait devenir l'étiquette appliquée d'office à l'ensemble du latin médiéval ! Que des humanistes et des lettrés habitués à composer leurs ouvrages et à correspondre avec leurs confrères dans un latin châtié se soient montrés sévères à l'égard d'écrits où ils étaient heurtés par de continuelles infractions aux bonnes règles, on le comprend et on l'excuse. Mais cette intransigeance est inadmissible de la part de nos contemporains : on ne leur a plus appris à écrire le latin, et combien sont-ils qui, de leurs années d'humanités, ont gardé la capacité et le goût de lire quelques pages des auteurs qu'on leur a expliqués ? Ils seraient au surplus fort embarrassés de justifier leur mépris pour des écrits dont ils n'ont probablement jamais eu l'occasion de lire une seule ligne... Disons à leur décharge, que la publication dans des collections telles que les *Acta Sanctorum*, *Patrologie latine*, *Monumenta Germaniae historica* et autres recueils similaires est en bonne partie responsable du fait qu'ils sont restés confinés dans les grandes bibliothèques et n'ont guère été lus que par les professionnels de l'érudition ; l'« honnête homme » les ignore et rien, ou presque, n'a été fait pour remédier à cette situation. Faut-il rappeler que la *Collection latine du moyen âge* créée en 1931 à l'initiative de l'Association Guillaume Budé, sur le modèle de sa fameuse collection de classiques grecs et latins, en est restée à ses deux premiers volumes<sup>2</sup>, alors

1. Sur l'origine de l'expression, cf. Paul LEHMANN, *Mittelalter und Küchenlatein*, dans *Historische Zeitschrift*, t. 137, 1928, pp. 207sqq. (Repris dans *Erforschung des Mittelalters*, Band I, Stuttgart, 1959, pp. 46-69. Sur le dilemme : langue morte-langue vivante. Cf. Christine MOHRMANN, *Le latin médiéval*, dans *Cahiers de civilisation médiévale*, Université de Poitiers, 1re année, 1958, pp. 265-294.

2. La « Comédie » latine en France au XII<sup>e</sup> siècle, textes publiés sous la direction... de Gustave COHEN, Paris, 1931.

que la *Collection byzantine* et la *Collection Émile Sénart*, qui ne s'adressent guère qu'à des spécialistes, poursuivent leur carrière à un rythme normal ? On s'était félicité de voir figurer parmi les titres de la collection « *Que sais-je ?* » qui a mis à la portée d'un large public tant d'ouvrages d'excellente vulgarisation, une *Littérature latine du moyen âge*<sup>1</sup> : hélas ! pour avoir voulu faire un panégyrique, pour s'en être rapporté « plus volontiers à Remy de Gourmont et à Huysmans, celui d'*A Rebours*, qu'aux érudits compétents »<sup>2</sup>, pour avoir laissé dans son exposé de trop criantes lacunes (ni le *Ruodlieb* ni l'*Ecbasis captivi* ne sont cités ; quant à l'*Ysengrimus* (sic), relevé dans une table des œuvres qui n'ont pu être citées dans le corps de l'ouvrage, il y est qualifié de « bestiaire » ; ceci sans parler d'erreurs qu'on ne peut toutes imputer à la négligence du typographe (les *plancti* [!] ; *De corpore et sanguo* [!] *Domini*, p. 123 ; et qui est ce Duernberg mentionné p. 126 comme éditeur des *Monumenta Germaniae historica* ?) l'auteur a fort mal servi la cause qu'il voulait défendre. Voici donc une littérature qu'on ne lit pas et sur laquelle on est, par dessus le marché, très insuffisamment informé, et cela même quand on s'en remet à des érudits fort consciencieux, mais mal préparés par une formation strictement classique à goûter des œuvres relevant d'une esthétique toute différente. Qu'on lise à ce sujet ce que M. Étienne Gilson nous dit de la critique d'un Barthélemy Hauréau<sup>3</sup>. Mais revenons à notre propos. Appréhendant peut-être le moment où les reproches de barbarie et d'incorrection qu'on adresse d'ordinaire au latin médiéval finiraient par ne plus être entendus dans un monde qui perd le souci de la bienséance, ses détracteurs ont voulu trouver autre chose. Voici donc ce qu'on peut lire dans un récent ouvrage qui s'adresse à un public cultivé :

Cette ombre médiévale de Babel, les clercs au Moyen Age et de nos jours encore ont tenté de l'exorciser. Leur instrument : le latin. C'est lui qui aurait fait l'unité de la civilisation médiévale et, par delà, de la civilisation européenne. On sait qu'Ernst Robert Curtius l'a brillamment soutenu. Mais quel latin ? Un latin mort, dont se détachent ses véritables héritiers, les langues « vulgaires », et que stérilisent un peu plus toutes les renaissances, à commencer par la carolingienne. Latin de cuisine, diront les humanistes. Tout au contraire, latin inodore et sans saveur, latin de caste, latin des clercs, instrument plus encore de domination sur la masse que de communication internationale. Exemple

- 
1. Paris, 1963 (n° 1048 de la Collection).
  2. Yves LEFÈVRE, dans la *Revue des Études latines*, t. XLII, 1964, p. 646.
  3. *La Mystique cistercienne et le Iesu dulcis memoria*, dans *Les Idées et les Lettres*, Paris, Vrin, 1932, pp. 39-57.

même de la langue sacrée qui isole le groupe social qui a le privilège, non de la comprendre — ce qui importe peu — mais de la parler, tant bien que mal. Les naïfs déplorent que le peuple transforme les prières essentielles en charabia... Même auprès des universitaires, le latin avait peine à se maintenir <sup>1</sup>.

Nous n'entreprendrons pas de réfuter les assertions de M. Le Goff. Le malheur, une fois encore, est que l'ouvrage s'adresse à des gens qui ne se donneront pas la peine d'aller vérifier sur les textes. On va le croire sur parole. Rien de ce qu'il avance n'est d'ailleurs complètement inexact. Oui, certains textes médiévaux sont écrits dans une langue « inodore et sans saveur », et reconnaissons qu'il faut aux chercheurs en quête de filiations littéraires une endurance que j'admire pour ne pas succomber à la monotonie de la prose de l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth ou à celle du *de excidio urbis Trojae* de Guido de Columnis, par exemple ! Mais il ne faudrait pas généraliser. Il y a dans toutes les littératures des chefs-d'œuvre illisibles. Que dire alors du tout-venant ? Ici encore la latinité médiévale est infériorisée vis-à-vis de celle de l'antiquité, car elle n'a pas bénéficié de la sélection qui, pour son aînée, s'est opérée au cours des siècles. Ce qu'on en a publié l'a d'abord été en raison de l'intérêt historique ou documentaire des textes, et cela même lorsqu'il s'agit d'œuvres littéraires. Parmi elles, l'accent a été mis sur celles qui se distinguaient par des procédés de style tels que prose rimée, prose allitérante, aux dépens d'autres d'une originalité moins voyante.

Quant au grief qu'on a fait au latin médiéval d'avoir été la langue d'une caste et un instrument de domination sur la masse, il n'a rien à voir avec sa valeur intrinsèque ! On n'en a pas moins reporté sur lui, et fort injustement, la condamnation qu'ont méritée ceux qui ont voulu en faire une barrière destinée à garantir leurs privilèges. Il est vrai qu'on goûterait moins l'épisode du *Médecin malgré lui* où Sganarelle, après s'être assuré que Géronte n'entend pas le latin, prend soudain de l'assurance et étourdit son client sous un déluge de mots auxquels le brave homme ne comprend goutte : *Cabricias arci thuram, catalamus, singulariter, nominativo, haec musa, la muse, bonus, bona, bonum. Deus sanctus, estne oratio*

---

1. Jacques LE GOFF, *La Civilisation de l'Occident médiéval*, Grenoble, Arthaud, 1964, p. 341 (Collection « Les Grandes Civilisations »). Les thèses de E.R. Curtius auxquelles il est ici fait allusion sont celles de son livre *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, Berne, 1948 ; traduction française de J. BRÉJOUX, *La littérature européenne et le Moyen Âge latin*, Paris, 1956. Compte-rendu sévère, mais qui n'exclut pas la sympathie, du livre de M. Le Goff par Henri Marrou, dans *Esprit* 1965, n° 12, pp. 1200-1206.

*latinas* etc., si derrière cette caricature, on n'entrevoit une réalité qui, hélas ! n'est pas devenue inactuelle depuis que le latin a perdu son prestige. Un certain jargon farci de néologismes et de termes abstraits remplit fort bien le même office !

Pourquoi donc imputer au latin médiéval — ou au latin tout court — le mauvais usage qu'on en a fait ? On s'étonne de trouver de pareils griefs sous la plume d'un auteur qui naguère encore concédait au latin, et qui plus est à celui dont usait la scolastique, d'être demeuré « une langue vivante, car il sait s'adapter aux besoins du temps et doit y exprimer toutes les nouveautés... »<sup>1</sup>. S'il tenait à tout prix à accabler le latin, il lui était facile de reprendre à son compte les critiques formulées par le grand médiéviste que fut Marc Bloch. A la différence de celles dont nous venons de donner un aperçu, elles sont — enfin — fondées sur un critère objectif. Il s'agit d'une langue. Ce qui importe, c'est de savoir ce qu'elle vaut comme moyen d'expression et comme instrument de communication. Et Marc Bloch, il ne faut pas se le dissimuler, s'est montré sévère dans son jugement :

Si le latin avait l'avantage d'offrir aux intellectuels de l'époque un moyen de communication international, il présentait, par contre, le redoutable inconvénient d'être, chez la plupart des hommes qui s'en servaient, radicalement séparé de la parole intérieure ; de les contraindre par suite, dans l'énonciation de leur pensée, à de perpétuels à peu près<sup>2</sup>.

Ces perpétuels à-peu-près, est-on bien sûr qu'on ne les relèverait pas aujourd'hui, et dans notre conversation, et aussi dans des textes, rapports ou articles, appelés à une diffusion plus ou moins large, et qui supposent donc une certaine élaboration ?

Sans doute y eut-il au moyen âge quantité de chartes — ce sont des documents de l'espèce qui ont fourni à Marc Bloch le gros de son information sur l'évolution du paysage rural — que rédigeaient des clercs de village à peu près illettrés (ici encore, il conviendrait de ne pas trop généraliser) qui recouraient donc à des formulaires dont les stipulations ne concordaient pas très bien avec la réalité... Il y eut aussi des auteurs sur lesquels l'emprise de l'école avait été si forte qu'ils n'arrivèrent jamais à se déprendre du vocabulaire poétique hérité des anciens : c'est bien gênant, convenons-en, pour l'historien qui, à travers les mots, cherche à

1. Jacques LE GOFF, *Les Intellectuels au moyen âge*, Paris, (1957), p. 132 (collection *Le Temps qui court*, 3).

2. Marc BLOCH, *La Société féodale*, I, *La formation des liens de dépendance*, Paris, 1939, p. 126 (*L'Évolution de l'humanité*, t. XXXIV).

reconstituer la réalité de l'événement. Mais dans l'entre-deux, il existe une foule d'écrivains chez qui la crainte d'une inadéquation possible d'une langue apprise, a aiguisé, en quelque sorte, le sens ou plutôt la conscience linguistique. J'en puise un témoignage chez un chroniqueur de chez nous :

*Super eam aliam habebat vestem non breviorum, ignotam quidem nobis nomine, sed cognitam filo serico et colore nobilioris purpuræ. (Epistola Rodulfi abbatis de Inventione unius Thebeorum Martyrum, ap. Koepke, M.G.H., X, p. 330, ll. 22-24).*

Ici, Raoul de Saint-Trond, alors abbé de Saint-Pantaléon à Cologne, faisant rapport sur la découverte du corps de saint Géréon, préfère avouer son ignorance plutôt que de risquer un terme impropre. Scrupule louable, assurément, mais qui révélerait simplement une déficience, s'il n'avait été surmonté en de nombreux cas et s'il n'avait donné lieu, soit à la création de vocables nouveaux, fabriqués « au hasard des besoins, sans souci des dictionnaires, « au moyen de suffixes ou de préfixes <sup>1</sup> », soit à l'admission, dans le discours latin, et souvent sous contrôle, de termes vulgaires quelque peu latinisés et adaptés à leur nouveau contexte. Et cela, avec le double souci chez les écrivains, et de rester fidèles dans toute la mesure du possible au génie de la langue latine, et de ne pas trahir leur pensée.

De cette attitude, nous nous bornerons à donner ici un seul exemple, emprunté cette fois encore à un écrivain de chez nous ; n'ayant pas trouvé dans son vocabulaire le terme destiné à rendre l'idée de « compagnon de chasse », il le forge pour la circonstance, tout en s'excusant de la liberté qu'il a prise :

*... ingreditur silvam Ruttim venandi gratia, hoc delicioso exercitio allevans fastidia intolerandi laboris. De cujus ut ita dicam convenatoribus pars quaedam, dum lustrat invia quaeque et sollicita indagatione profundos silvae recessus penetrat et explorat... (Vita S. Evermari, AA. SS. Mai, I, 126) <sup>2</sup>.*

1. Nous reprenons les termes dont a usé Ch. BRUNEAU (*Du latin au français, Étude linguistique*, s.d., p. 15, *Les Cours de Sorbonne*) quand il caractérise langue spontanée, langue « fluente », par opposition à langue fixée, langue réfléchie.

2. Ce texte nous a été aimablement communiqué par M. A. Joris, chargé de cours associé à l'Université. On en trouvera d'autres dans les deux contributions *Ut ita dicam et similia, Recherches sur le sens linguistique de quelques écrivains du moyen âge ; Vulgarismes et néologismes dans la latinité médiévale* que nous avons apportées respectivement aux *Hommages à Léon Hermann*, Bruxelles, 1960, pp. 420-430 (Collection *Latomus*, vol. XLIV) et au *Livre jubilaire du Moyen Âge*, 1963, pp. 247-258.

C'est ainsi que le latin s'est enrichi de quantité de vocables, sans parler des significations nouvelles qu'il a données à des mots anciens : cf. *atrium* = cimetière ; *beneficium* = bénéfice, au sens féodal du terme ; *facultas (artium)* = la Faculté ; *firmitas* (les *La Ferté* de la toponymie française) ; *legere* = expliquer un texte en chaire<sup>1</sup> ; *virtus* = guérison miraculeuse, — tout ceci pour s'adapter aux réalités et aux conceptions d'un âge nouveau. Si l'on ajoute que, paradoxalement, c'est après l'écroulement de l'Empire romain d'Occident que sa langue a débordé les frontières de la Romania, on conviendra que ce sont là de bien étonnantes manifestations de vitalité pour ce que l'on s'obstine à considérer comme une langue morte !<sup>2</sup>. Sans doute n'était-il plus parlé que par une élite de clercs et de lettrés ; comme langue écrite, il a magnifiquement assumé son rôle d'instrument d'expression et de communication que le manque de fixité des langues vernaculaires, alors dans leur enfance, ne permettait pas encore de leur confier<sup>3</sup>. Il ne sera pas inutile de rappeler ici que, s'appuyant sur l'expérience étendue qu'il avait tant du latin de basse époque que du latin ancien, un Einar Löfstedt s'est élevé dans l'un de ses derniers ouvrages<sup>4</sup> contre l'étroitesse de vues de ceux qui ne tiennent pour vivantes que les langues parlées. Avec beaucoup de pertinence, J. Vendryes a fait observer qu'« on reconnaît une langue morte à ce qu'on n'a pas le droit d'y faire des fautes »<sup>5</sup>. Les a-t-on assez reprochées aux écrivains du moyen âge, ces « fautes » qu'on imputait à leur ignorance ! Cette étiquette infamante, on l'a appliquée à tout ce qui s'écartait de l'usage classique, que ce fût en raison de l'influence du latin de la Bible, des tendances profondes qui se manifestent dans le langage dès que la grammaire normative

1. Cf. R.P. Martin HUBERT, O.P., *Quelques aspects du latin philosophique aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, dans *Revue des Études latines*, t. XXVII, 1949, p. 216, ainsi que P. LEHMANN, *Eine Historische-terminologische Wanderung durch die Universität München*, dans *Bayer. Akad. d. Wissenschaften, Phil.-hist. Klasse, Sitzungsberichte*, 1957, Heft 5, pp. 12-20.

2. « Le latin médiéval est devenu la langue de l'Église et de l'école ; quelque chose d'à-moitié vivant ; on l'a comparé à un mort dont la chevelure et les ongles continuent à pousser... » (Karl VOSSLER, *Einführung ins Vulgärlatein*, hrsgb. von Helmut SCHMECK, Munich, s.d., p. 70).

3. Dante lui-même a composé en latin son apologie de l'italien comme langue littéraire, et souligne l'intérêt d'un moyen d'expression offrant *quaedam inalterabilis locutionis identitas diversis temporibus atque locis* (*De Vulgari eloquio*, I, 9).

4. *Conjectanea, Untersuchungen auf dem Gebiete der antiken und mittelalterlichen Latinität*, Erste Reihe, Stockholm, s.d., p. 70.

5. *La Mort des langues*, dans *Choix d'Études linguistiques et celtiques*, Paris, 1952, p. 48 (Collection linguistique publiée par la Société de Linguistique de Paris, LV).

cesse de le tenir sous sa férule<sup>1</sup>, voire, comme l'ont montré les philologues de l'école scandinave, résurgence de certaines tournures, authentiquement latines cependant, et déjà attestées dans des textes archaïques.

Or, le souci d'expliquer les « fautes » plutôt que de les condamner est relativement récent, et ceux qui voyaient dans le discours latin le couronnement de l'enseignement de la grammaire et de la lecture des auteurs ont continué à englober dans une commune réprobation ceux chez qui la « barbarie de l'époque » et la « corruption de la langue » se manifestaient par des tournures inadmissibles dans un thème latin...

Il faut tenir compte de cet état d'esprit pour comprendre ce que signifia à l'époque (*Le siècle avait deux ans...*) la publication par l'un de nos meilleurs latinistes, Paul Thomas<sup>2</sup>, professeur à l'Université de Gand, d'un recueil de *Morceaux choisis de Prosateurs latins du moyen âge et des temps modernes* (Gand, J. Vuylsteke, 1902), offrant aux élèves de seconde et de rhétorique de nos athénées et collèges un choix de textes allant de Grégoire de Tours à Hugo Grotius, en passant par Bède le Vénérable, Eginhard, Guibert de Nogent, Galbert de Bruges, Jean de Salisbury, Pétrarque, Érasme et Thomas More... S'il n'atteignit guère les collégiens auxquels on le destinait, il fut utilisé par les élèves de l'École des Chartes, et ceci en dit assez sur la valeur et sur l'intérêt d'un recueil qui fut rapidement épuisé. Je me permettrai donc de citer largement une préface que l'on voudrait remettre toute entière sous les yeux de ceux que préoccupe le sort de nos humanités classiques. D'emblée, Paul Thomas constate qu'elles « sont sérieusement menacées » (que dirait-il donc aujourd'hui?) et lui « paraissent atteintes d'anémie » (p. V). Il faudrait « leur infuser un sang nouveau » alors qu'on s'obstine à enseigner le latin dans le même esprit que les humanistes de la Renaissance : « le but qu'on se propose est moins de faire connaître l'antiquité (...) que de former le goût littéraire » (p. VI). Or, sur ce point, le latin est concurrencé, et souvent victorieusement, par les langues modernes. Sa supériorité est ailleurs, car il transporte « les jeunes gens dans des milieux différents du nôtre » et par là contribue à « éveiller et (à) développer en eux le sens historique » (p. VII). Du moins le devrait-il, car il faut bien constater qu'on n'offre aux élèves qu'une idée fort sommaire de l'antiquité.

1. Cf. Henri FRIE, *La Grammaire des fautes, Introduction à la linguistique fonctionnelle*, Paris, 1929.

2. Sur son œuvre, on pourra lire la notice que lui a consacrée P. FAIDER, *Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, 105<sup>e</sup> année, pp. 173-238.



Pour eux, elle s'arrête au siècle d'Auguste ; de l'empire romain (...) ils n'ont que des notions vagues et confuses. Et puis l'antiquité n'est pas l'unique source de la civilisation moderne : il y a le moyen âge, il y a la Renaissance (...). On nous parle de sens historique : mais le sens historique est essentiellement le sens de la continuité, de l'enchaînement, de l'évolution. Comment ce sens peut-il être éveillé et développé par un enseignement qui, en fait de textes littéraires originaux, présente une lacune de seize siècles, et dans lequel on saute d'un bond de Cicéron à Bossuet, de Virgile à Corneille ou à Racine ?

Sans doute a-t-on remédié à cet état de choses : la *Chanson de Roland*, François Villon, Rabelais et Montaigne figurent maintenant sur la liste des auteurs à expliquer, mais cela ne fait que souligner par contraste, l'immobilisme d'un programme où « l'étude du » latin flotte pour ainsi dire en l'air et, ne se rattachant point à » celle de notre civilisation, n'apparaît plus que comme le legs » désormais stérile d'une tradition surannée » (p. VIII).

Et cependant, poursuit P. Thomas, « le latin a cet avantage » incomparable qu'il n'est pas seulement la langue de la civilisation » romaine, mais celle de la civilisation européenne en Occident » pendant le moyen âge et la Renaissance. Il a été durant des » siècles l'organe de la *res publica christiana* ; il a servi à l'expression » de toutes les aspirations communes, de toutes les tendances au » progrès, de tous les grands mouvements intellectuels jusqu'à la » Réforme et même au delà » (p. VIII).

Enfin, prévoyant les diverses objections, d'ordre littéraire ou pédagogique, que susciterait pareil élargissement de programme, il répond à ceux qu'alarme, chez des auteurs peu orthodoxes, la présence de « constructions incorrectes, c'est-à-dire étrangères » à la syntaxe classique. Rappelons-nous que jusqu'en troisième » (l'élève) aura étudié exclusivement celle-ci et qu'il aura eu tout » le temps de s'en approprier les règles essentielles. Dans ces » conditions je suis d'avis (...) que la comparaison entre la syntaxe » classique et la syntaxe de la moyenne et de la basse latinité, » loin d'engendrer la confusion, affermira ses connaissances gram- » maticales » (p. X).

Nous aurions voulu citer davantage, car ces pages n'ont rien perdu de leur actualité, au contraire. La situation n'a fait que s'aggraver et pas seulement du fait de la réduction des horaires, mais de celle de la matière. A notre époque de vulgarisation de la culture et de livres de poche, nous voici ramenés, paradoxalement, aux *selecta* que justifiaient, avant l'invention de l'imprimerie, le prix du parchemin et la lenteur des transcriptions ; ils ont entraîné la raréfaction et finalement la disparition, pour beaucoup d'écrivains, des exemplaires de leur œuvre complète. Pour être moins

grave, le danger, aujourd'hui, n'en est pas moins réel. De minces brochures, abondamment illustrées et pourvues de copieux commentaires offrent à nos collégiens l'essentiel de César ou de Salluste en cinquante pages, de Virgile ou d'Horace en cent, à moins qu'un unique « livre de latin » ne rassemble tous les textes du programme des classes supérieures. Comment l'élève n'aurait-il pas l'illusion que toute la littérature latine (c'est-à-dire, pour lui, toute la latinité) tient en un fort volume ? Comment réaliserait-il ce qu'elle apporta à notre civilisation ?

En ce qui concerne la quantité des textes, on en lisait assurément davantage, du temps où les humanités étaient plus fortes ; mais ceci importe moins que les possibilités de choix qui étaient alors bien autrement larges. *Nolens volens*, le professeur d'aujourd'hui doit forcément se limiter aux extraits que ses élèves ont entre les mains ; au bout de trois ans, peut-être de deux, il lui faudra reprendre ceux qu'il a déjà lus. Sans doute est-il souhaitable qu'après un certain laps de temps, le maître revienne avec une expérience accrue et une formation renouvelée sur des pages qu'il a expliquées précédemment. Il ne faut pas que ce retour au déjà-vu lui soit imposé par une sorte de contrainte : comment n'en retirerait-il pas le sentiment qu'on lui fait tourner le même disque et qu'il perd son temps à refaire une fois de plus son travail de préparation ? Le recueil de Paul Thomas nous a montré de quel côté on pourrait trouver une issue. En proposant un remède à la sclérose qui, alors déjà, menaçait l'enseignement du latin, il a opportunément rappelé que la mission du latin ne s'était pas achevée avec la chute de l'Empire romain ; que pendant un millénaire, il avait poursuivi son action civilisatrice. Ce qu'il a été, ce qu'il a réalisé au moyen âge, n'est-ce pas un gage d'espoir pour ceux qui, de nos jours, voudraient réinstaurer un latin vivant ?

Maurice HÉLIN

POST-SCRIPTUM. Cet exposé serait bien vain s'il n'incitait quelques-uns de nos lecteurs à aller se rendre compte par eux-mêmes des ressources qu'offre la latinité médiévale en fait de textes à expliquer en classe ou à proposer en versions. Ces quelques lignes sont simplement destinées à les aider dans leurs recherches. Pas plus que celui de P. Thomas, le recueil de M. Boutemy<sup>1</sup> ne se trouve encore en librairie. Celui de Gessler et Niermeyer<sup>2</sup>, qui donne de larges extraits des anciens

1. *Recueil de textes historiques latins du moyen âge écrits en Belgique ou s'y rapportant. Textes narratifs*, Bruxelles, 1943 (Collection Lebègue, 3<sup>me</sup> série, n° 28).

2. *Florilegium Chronicorum Neerlandicorum. Een keuze uit de latijnse kronieken van Noord- en Zuid-Nederland van de tiende tot de vijftiende eeuw.* 'S-Gravenhage, 1948.

chroniqueurs des Pays-Bas est malheureusement dépourvu de notes. Il ne s'agit d'ailleurs pas de mettre de tels ouvrages entre les mains des élèves. En allant les consulter, les professeurs se rendront compte de l'intérêt que présente tel ou tel extrait, et comme les grandes bibliothèques sont aujourd'hui dotées d'appareils de reproduction photo-mécanique, ils n'auront aucune difficulté à obtenir pour un prix très modique et au nombre d'exemplaires voulu~~s~~, les pages dont ils ont besoin. Outre celles des auteurs repris dans les recueils sus-mentionnés, nous croyons devoir leur signaler les récits très vivants qu'offre la littérature hagiographique<sup>1</sup>. Quant aux difficultés résultant du vocabulaire, elles sont en bonne partie résolues depuis que le regretté J.F. Niermeyer nous a dotés d'un lexique commode dont on peut envisager d'ici peu l'achèvement<sup>2</sup>.

---

1. Notamment dans le *Liber miraculorum Sancte Fidis*, ed. A. Bouillet, Paris, 1897. (*Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*) et dans les *Miracula S. Benedicti* de Raoul le Tourtier, dans la *Patrologie Latine* de Migne, t. 160, coll. 1189-1238.

2. *Mediae Latinitatis Lexicon minus*, Leiden, E.J. Brill, 1954 sqq. ; le 11<sup>me</sup> fascicule (1964) s'arrête au mot *vaccaricius*.